Quiconque se tient sur la Grande Place d'Armes, vaste et aride comme un camp indien *et regarde la façade d'un rouge effacé du Château de Versailles a le sentiment de contempler une chose morte, une chose qui, une fois, a respiré librement, a palpité d'une vie forte et gaie, mais qui, à quelque moment lointain, a reçu un coup mortel qui lui a fermé les yeux à jamais. Les grands jours du Roi Soleil, l'apparat des carrosses étincelants, allant et venant dans la Cour des Ministres, les brillants uniformes de la Garde Royale, massée dans la Cour de Marbre quand le Roi s'en allait à la chasse, les chevaux à la robe luisante et magnifiquement harnachés, piaffant sur les larges pavés, tout cela a disparu comme un rêve. Seule demeure l'ombre du décor, fantôme de ce qui fut un jour le centre de la civilisation du monde.*

Parmi les nombreuses scènes qui s'y sont déroulées, une revient plus vivement à l'esprit. C'est pendant un bel après-midi de mai, le dixième jour du mois, en l'année 1774. Une grande foule s'est rassemblée dans la vaste cour, ainsi qu'il pourrait en être aujourd'hui, foule aux regards anxieux qui attend et s'interroge; gardes, carrosses, cavaliers à cheval, eux aussi attendent. Tous les yeux sont fixés sur une fenêtre, où par un étrange contraste avec cette brillante lumière de printemps, une bougie montre sa faible lueur.

Derrière le vacillement de la flamme, une vie vacille toute proche de sa fin. Le Roi, autrefois le Bien-Aimé, ne présentant plus maintenant qu'une effrayante image de corruption, symbole du mal qui l'envahit dans ses vieux jours, le Roi est étendu, mourant de la petite vérole. Il a reçu les derniers sacrements, sa bouche a prononcé les derniers mots d'amer repentir; ses trois filles non mariées sont assises à son chevet, attendant sa fin; quand il laissera échapper son dernier soupir, la bougie sera éteinte, en signal pour la foule qui surveille de l'extérieur.

A trois heures dix, la bougie s'éteint.

Le Roi est mort.

Alors, au silence tendu qui a régné jusqu'alors dans le château entier, succède un bruit de tonnerre, causé par le piétinement des courtisans courant pour aller saluer le nouveau Roi, Louis XVI de France. Et en l'entendant, deux jeunes gens, encore presque des enfants, se jettent à genoux, les yeux pleins de larmes et s'écrient : « Mon Dieu, guidez-nous, protégez-nous, nous régnons trop jeunes [1]! »

Une maison divisée contre elle-même

Ceux qui croient à l'influence des astres sur les destinées humaines reconnaîtront facilement que le couple royal, sur qui venait de tomber le fardeau de la monarchie, était né sous une mauvaise étoile. De sombres augures l'avaient accompagné dès sa naissance.

Louis XVI, auparavant duc de Berry, troisième fils du dauphin Louis et de Marie-Josèphe de Saxe, et petit-fils de Louis XV, naquit le 23 août 1754. Le messager qui porta la nouvelle de l'événement à la Cour, alors à Marly, fut jeté au bas de son cheval et tué sur le coup. La naissance de Marie-Antoinette, une des plus jeunes filles de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche, eut lieu le 2 novembre 1755, jour même du grand tremblement de terre de Lisbonne. Au moment précis où la jeune archiduchesse faisait son entrée dans la Cour de Marbre du château de Versailles, un violent coup de tonnerre retentit dans l'air. Au cours des réjouissances organisées à Paris le 30 mai 1770, en l'honneur de son mariage avec le dauphin – le 16 de ce mois – un effroyable désastre se produisit à l'endroit même où, vingt-trois ans plus tard, ils devaient rencontrer leur tragique destin. Un feu d'artifice mal dirigé de la Place Louis XV – qui devint plus tard place de la Révolution – mit le feu à une pile de bois. Au même moment, les foules convergeant

à l'entrée de la rue Royale entrèrent en collision, et les pompiers, les repoussant rudement pour atteindre le bois en flammes avec leurs machines et leurs chevaux, créèrent un terrible désordre dans lequel il n'y eut pas moins de cent trente-deux personnes écrasées et cinq à six fois autant de blessées. La dauphine, qui avait été conduite au-dehors pour voir les illuminations, retourna à Versailles, en larmes, le cœur déchiré par les cris des mourants.

Fût-ce quelque pressentiment du désastre à venir qui inspira aux jeunes souverains ce cri déchirant en ce dixième jour de mai, quatre ans plus tard : qu'ils étaient trop jeunes pour régner? On raconte qu'après avoir tout d'abord imploré le Ciel de le guider, le Roi se jeta dans les bras de sa femme et la pressant contre son cœur, s'écria : « Quel fardeau! Mais vous m'aiderez à le porter », et couvrant ses yeux de la main il répéta : « Quel fardeau!... A mon âge! Et ils ne m'ont rien appris [1]! »

Le 11 mai 1774, lendemain de la mort de Louis XV, Stormont, ambassadeur de *Sa Majesté* britannique, écrivait de son côté :

« Ils (la famille Royale) sont dans la douleur la plus indes-

et couvrant ses yeux de la main il répéta : « Quel fardeau... A mon âge! Et ils ne m'ont rien appris [1]! »

Le 11 mai 1774, lendemain de la mort de Louis XV, Stormont, ambassadeur de Sa Majesté britannique, écrivait de son côté :

« Ils (la famille Royale) sont dans la douleur la plus indescriptible, et plus que tout autre le Roi et la Reine qui ont toujours exprimé la plus grande anxiété pour la guérison de leur grand-père, et une extrême appréhension du fardeau que sa mort jetterait sur leurs épaules et que leur jeunesse et leur inexpérience les mettent si peu à même de porter. Une des paroles du dauphin, exprimant le mieux sa pensée, était : Il me semble que l'Univers va tomber sur moi! »

Au loin, à Vienne, Marie-Thérèse partageait le même pressentiment. La nouvelle de la mort de Louis XV la remplit d'appréhension : « Je regrette beaucoup, écrivait-elle à son fils l'archiduc Ferdinand, que le Roi et la Reine soient tellement novices; six ans plus tard aurait mieux valu pour eux. Je crains que ce ne soit la fin de la paix et du bonheur de votre sœur [2]. »

Louis XVI était loin d'être un ignorant. Son éducation générale – poursuivie d'abord sous l'égide sévère de son père – n'avait pas été négligée. Il avait reçu très jeune de bonnes bases en latin et il parlait l'allemand, l'anglais et l'italien presque aussi

1. *Comte de Provence, Réflexions historiques sur M. A.*, p. 251.
2. *Lettre du 19 mai 1774* – *Maxime de La Rocheterie* L. XCVI.

couramment que le français, de plus il avait une vaste connaissance de l'histoire et de la géographie. Surtout, il était doué d'un solide bon sens. Mais personne ne lui avait appris à vaincre sa timidité et à savoir s'imposer et il faisait allusion à cette absence totale de l'enseignement dans l'art de régner quand il s'écriait : « Ils ne m'ont rien appris! » Et si dans cette crise suprême il se tourna vers la jeune Reine pour lui demander son aide, n'était-ce point parce qu'il reconnaissait en elle une compréhension supérieure et une habileté dignes d'un trône? Car si Louis n'avait pas appris à être Roi, Marie-Antoinette savait fort bien comment être Reine. Tout l'enseignement reçu entre les mains de sa mère avait été mené dans ce seul but – qu'un jour elle deviendrait Reine de France. Pour cela elle avait été exercée, entraînée et préparée par l'infatigable Marie-Thérèse, jusqu'au jour où elle avait posé le pied sur le sol de France, parfait résultat des incessants soins maternels. Malheureusement il n'en était pas de même de son instruction générale : elle parlait délicieusement l'italien et couramment le français, mais n'apprit jamais à le parler parfaitement ou à le prononcer sans un léger accent allemand. Comme tous ses frères et sœurs elle avait horreur de la lecture, tandis que son écriture au moment de son mariage offrait de grandes ressemblances avec un

qu'il reconnaissait en elle une compréhension supérieure et une habileté dignes d'un trône? Car si Louis n'avait pas appris à être Roi, Marie-Antoinette savait fort bien comment être Reine. Tout l'enseignement reçu entre les mains de sa mère avait été mené dans ce seul but – qu'un jour elle deviendrait Reine de France. Pour cela elle avait été exercée, entraînée et préparée par l'infatigable Marie-Thérèse, jusqu'au jour où elle avait posé le pied sur le sol de France, parfait résultat des incessants soins maternels. Malheureusement il n'en était pas de même de son instruction générale : elle parlait délicieusement l'italien et couramment le français, mais n'apprit jamais à le parler parfaitement ou à le prononcer sans un léger accent allemand. Comme tous ses frères et sœurs elle avait horreur de la lecture, tandis que son écriture au moment de son mariage offrait de grandes ressemblances avec un simple gribouillage. Jusqu'à la fin de sa vie, elle ne fut jamais capable d'écrire le français parfaitement; en cette matière, Marie-Thérèse ne différait pas beaucoup de sa fille, bien qu'elle eût l'habitude de correspondre dans cette langue, avec son ambassadeur. L'orthographe était à cette époque un art peu répandu, même dans les sphères les plus cultivées de la société; celle de Voltaire ne fut pas au-dessus de tout reproche.

noncer sans un léger accent allemand. Comme tous ses frères et sœurs elle avait horreur de la lecture, tandis que son écriture au moment de son mariage offrait de grandes ressemblances avec un simple gribouillage. Jusqu'à la fin de sa vie, elle ne fut jamais capable d'écrire le français parfaitement; en cette matière, Marie-Thérèse ne différait pas beaucoup de sa fille, bien qu'elle eût l'habitude de correspondre dans cette langue, avec son ambassadeur. L'orthographe était à cette époque un art peu répandu, même dans les sphères les plus cultivées de la société; celle de Voltaire ne fut pas au-dessus de tout reproche.

En dépit de ces imperfections, Marie-Antoinette se conduisit durant les premières années de son mariage avec une remarquable sagacité. Charmante et gracieuse, elle sut se comporter à la Cour de Versailles, aussi bien en archiduchesse d'Autriche, qu'en dauphine de France. Était-elle vraiment belle? Sur ce point l'opinion des contemporains diffère, mais la plume et le pinceau sont d'accord pour nous la décrire : une grande et svelte jeune fille, la tête splendidement posée sur des épaules de forme parfaite, des bras et des mains exquis, un visage d'un ovale assez long, de tendres yeux bleus ombragés de cils plus foncés que ses cheveux,

un front noble, peut-être trop élevé, un nez délicatement aquilin presque trop finement ciselé, une petite bouche aux lèvres pleines et rouges, la lèvre inférieure étant assez forte, à la manière des Habsbourg, un teint de lys et de roses, assez éclatant pour remplir Mme Vigée-Lebrun de désespoir, dans l'impossibilité où elle était de le rendre sur la toile. Mais, et par-dessus tout, c'est à propos de ses cheveux que les contemporains deviennent lyriques, ces abondants cheveux blonds, décrits par les uns d'un blond cendré et par les autres d'un or plus pur que l'or s'écoulant du creuset, et qui donna son nom à une teinte nouvelle qui fit fureur à Paris. Aujourd'hui encore, dans cette ville étrange, où les souvenirs du passé se confrontent à chaque coin de rue, les *grandes couturières* déroulent devant vous une soie d'une exquise nuance dorée avec ces mots : « Cheveux de la Reine, madame[1] ! »

Il ne serait pas du sujet de ce livre de relater l'histoire de Marie-Antoinette depuis son commencement, ce qui a été fait maintes fois et n'a nul besoin d'être répété. Le but ici est d'étudier le caractère de la Reine, de découvrir son influence sur le Roi et les événements de son temps, afin de se rendre compte qu'elle était loin de posséder cette personnalité détestable que lui attribuent les écrivains partisans. L'on verra que panégyristes et libellistes montrent la même tendance à la doter d'un caractère immuable

maintes fois et n'a nul besoin d'être répété. Le but ici est d'étudier le caractère de la Reine, de découvrir son influence sur le Roi et les événements de son temps, afin de se rendre compte qu'elle était loin de posséder cette personnalité détestable que lui attribuent les écrivains partisans. L'on verra que panégyristes et libellistes montrent la même tendance à la doter d'un caractère immuable tout au long de sa vie; en réalité, elle passa par cinq phases successives assez dissemblables pour qu'il soit difficile de la reconnaître pour la même femme au cours de chacune d'elles.

La première de ces phases couvre la période s'étendant de 1770, date de son mariage, à 1775, un an après l'accession de Louis XVI au trône. Nous connaissons ces cinq années dans leurs détails le plus minutieux par les lettres de la dauphine à sa mère et par la correspondance secrète échangée entre le comte de Mercy-Argenteau, Marie-Thérèse, l'empereur Joseph II et le prince de Kaunitz. Les rapports confidentiels envoyés par Mercy à l'Impératrice demeurèrent si secrets que Marie-Antoinette ne soupçonna jamais leur existence, car Marie-Thérèse, afin de dissimuler la source réelle de ses informations, avait toujours soin de prétendre qu'elle les avait lues dans les gazettes ou qu'un petit oiseau les lui avait confiées. « Ce vieux renard! », comme Mme Élisabeth appela

5. *Viel-Castel*, p. 80.

plus tard l'ambassadeur, montre peu d'indulgence pour Marie-Antoinette, toute sa loyauté et son dévouement vont à son impériale maîtresse, et il répète sans rougir les confidences que lui fait la dauphine sur la promesse qu'il les gardera pour lui. Nous avons ainsi un récit parfaitement sincère et non déguisé de tout ce qui se passe, un récit qui n'a pas été fait dans un but publicitaire et qui contient donc des détails plus intimes qu'aucun autre concernant des reines, dans l'histoire.

Pendant toute cette période Marie-Antoinette est une enfant bonne et joyeuse, disant ses prières tous les matins et allant quotidiennement à la messe, faisant d'aimables visites aux trois vieilles tantes de son mari et tous les trois ou quatre jours, s'asseyant craintive et tremblante pour écrire des lettres soumises à sa mère qu'elle adore, mais dont elle est mortellement effrayée. Car n'y a-t-il pas dans presque toutes les lettres de Marie-Thérèse, quelque reproche ou conseil fondé sur les rapports secrets de Mercy à propos de sa conduite? Et sur quoi reposent ces griefs? Qu'elle ne prend pas assez soin de son extérieur, qu'elle ne devrait pas se serrer dans ce corset de fer connu sous le nom de *corps de baleine*, tant et

passé, un récit qui n'a pas été fait dans un but publicitaire et qui contient donc des détails plus intimes qu'aucun autre concernant des reines, dans l'histoire.

Pendant toute cette période Marie-Antoinette est une enfant bonne et joyeuse, disant ses prières tous les matins et allant quotidiennement à la messe, faisant d'aimables visites aux trois vieilles tantes de son mari et tous les trois ou quatre jours, s'asseyant craintive et tremblante pour écrire des lettres soumises à sa mère qu'elle adore, mais dont elle est mortellement effrayée. Car n'y a-t-il pas dans presque toutes les lettres de Marie-Thérèse, quelque reproche ou conseil fondé sur les rapports secrets de Mercy à propos de sa conduite? Et sur quoi reposent ces griefs? Qu'elle ne prend pas assez soin de son extérieur, qu'elle ne devrait pas se serrer dans ce corset de fer connu sous le nom de *corps de baleine*, tant et si bien qu'après une longue correspondance, elle se soumet à l'injonction. Une autre fois, l'ambassadeur a mis dans son rapport qu'elle n'est pas assez allemande; elle n'a pas été aussi aimable qu'il l'aurait fallu, avec des Allemands en visite à la Cour. « Ne soyez pas honteuse d'être allemande jusqu'aux gaucheries, lui écrit sa mère, il faut les excuser par bonté et ne souffrir qu'on ose s'en moquer[1] », etc. Ensuite, elle doit montrer plus d'affection à Louis XV — « Le Roi, le meilleur des pères » — et à ce sujet revient

reproche ou conseil fondé sur les rapports secrets de Mercy à propos de sa conduite? Et sur quoi reposent ces griefs? Qu'elle ne prend pas assez soin de son extérieur, qu'elle ne devrait pas se serrer dans ce corset de fer connu sous le nom de *corps de baleine*, tant et si bien qu'après une longue correspondance, elle se soumet à l'injonction. Une autre fois, l'ambassadeur a mis dans son rapport qu'elle n'est pas assez allemande; elle n'a pas été aussi aimable qu'il l'aurait fallu, avec des Allemands en visite à la Cour. « Ne soyez pas honteuse d'être allemande jusqu'aux gaucheries, lui écrit sa mère, il faut les excuser par bonté et ne souffrir qu'on ose s'en moquer [1] », etc. Ensuite, elle doit montrer plus d'affection à Louis XV – « Le Roi, le meilleur des pères » – et à ce sujet revient perpétuellement la question de la favorite. « C'est pitoyable, écrivait Marie-Antoinette à son arrivée en France, de voir la faiblesse qu'il (le Roi) a pour Mme du Barry, qui est la plus stupide et la plus impertinente créature inimaginable [2]. » La dauphine doit dissimuler ses sentiments sur ce point et se montrer gracieuse envers la dame, dont la mission, ainsi qu'elle en a été informée, est de plaire au Roi et de l'amuser. A quoi l'enfant avait naïvement répondu : « En ce cas, je veux être sa rivale [3]. »

---

1. *Marie-Thérèse et Mercy*, I, 159.
2. *Ibid.*, I, 17.
3. [illegible]

Le plus grand reproche adressé à la dauphine et qui apparaîtra incessamment dans toute cette correspondance, est sa tendance à la *dissipation*, ou simplement amour du plaisir et peu d'inclination à fixer son attention sur d'autres sujets. Or, la « *dissipation* » de Marie-Antoinette consiste principalement en son aversion à étudier avec l'abbé de Vermond, qui avait été envoyé à Vienne en 1769 pour terminer son éducation en français et qui est revenu avec elle à la Cour de France. Ensuite, elle est portée à montrer de l'impatience envers les remontrances de la comtesse de Noailles, que son absence complète de caractère jointe à un culte exagéré des conventions ont conduit Marie-Antoinette à surnommer en riant « Madame l'Étiquette [1] ».

Mais il n'est guère surprenant que la dauphine donne quelquefois libre cours à son entrain. Dans l'emploi du temps qu'elle envoie à sa mère, de sa vie quotidienne, il y a bien peu de gaieté. Les visites de cérémonies, le rite de la toilette dont elle n'ose pas secouer le joug, lui prennent de longues et fatigantes heures. Mais elle essaye de s'occuper utilement. « Après le déjeuner, dit-elle, je lis, j'écris ou je travaille, car je fais une veste pour le Roi qui n'avance guère, mais j'espère qu'avec les grâces de Dieu, elle sera finie dans quelques années [2]. »

Le soir, après dîner, tandis que l'on attend le Roi, elle se pele-

essaye de s'occuper utilement. « Après le déjeuner, dit-elle, je lis, j'écris ou je travaille, car je fais une veste pour le Roi qui n'avance guère, mais j'espère qu'avec les grâces de Dieu, elle sera finie dans quelques années[1]. »

Le soir, après dîner, tandis que l'on attend le Roi, elle se pelotonne sur un sofa pour sommeiller et ne va se coucher que vers onze heures. Presque toutes les formes d'amusement sont interdites à cette enfant de quatorze ans par ordre de Vienne. Mercy se plaint qu'elle aime les chiens et qu'elle en a deux qui sont loin d'être propres dans leurs habitudes, et pour peu que le nombre en soit augmenté, cet amusement, très innocent d'ailleurs, ne serait pas tout à fait sans inconvénients. » Ensuite, en vertu de la passion qu'elle a pour les enfants, elle adore gambader avec eux. Et je sens bien que cette sorte d'amusement est capable de la dissiper pendant le temps de ses lectures avec l'abbé de Vermond. » Malheureusement, et c'est toujours Mercy qui parle, sa première femme de chambre en a deux, c'est-à-dire un garçon de six à sept ans et une fille de douze, « l'un et l'autre très bruyants, malpropres

1. Mme Campan, p. 31.
2. Lettres à l'impératrice. Marie-Thérèse et Mercy, I, pp. [illegible] [illegible], etc.

de remplis d'excréments, qui lui gâchent ses toilettes, *déchirent et abîment les meubles et mettent le désordre dans ses appartements* ».

Mais la grande pomme de discorde est son amour de l'équitation auquel Mercy et Marie-Thérèse opposent tous les deux la curieuse raison que cela lui gâtera la taille et la rendra trop grosse. « On ne peut se dissimuler, écrit Mercy à l'Impératrice le 16 novembre 1770, les grands inconvénients qui existent à permettre l'exercice du cheval à une princesse si jeune, et il n'y a qu'à cette Cour-ci où une pareille imprudence puisse être autorisée. » Cette lettre amène à Marie-Antoinette une nouvelle semonce de la part de sa mère : « Vous avez raison de croire que jamais je ne pourrai l'approuver à quinze ans; vos tantes que vous citez l'ont fait à trente... vous me dites que le Roi et le dauphin l'approuvent et tout est dit pour moi. C'est eux qui ont à ordonner à vous, c'est dans leurs mains que j'ai remis cette gentille Antoinette; le monter à cheval gâte le teint et votre taille à la longue s'en ressentira et paraîtra encore plus. » Pour mettre les choses au pire, il apparaît que la dauphine monte en homme.

Cependant, l'Impératrice, ne trouvant pas suffisante l'approbation du Roi et du dauphin, continue ses remontrances, en partie

et tout est dit pour moi. C'est eux qui ont à ordonner à vous, c'est dans leurs mains que j'ai remis cette gentille Antoinette; le monter à cheval gâte le teint et votre taille à la longue s'en ressentira et paraîtra encore plus. » Pour mettre les choses au pire, il apparaît que la dauphine monte en homme.

Cependant, l'Impératrice, ne trouvant pas suffisante l'approbation du Roi et du dauphin, continue ses remontrances, en partie apaisée toutefois par la concession que lui fit le dauphin en substituant un âne au cheval. Recherche fut donc faite de pacifiques baudets absolument garantis incapables de se débarrasser lestement de leurs cavaliers, mais l'expérience fut désastreuse et la dauphine prit une bûche magistrale. Et c'est à cette occasion fameuse, que la dauphine assise dans l'herbe et riant aux larmes refusait qu'on l'aidât à se remettre sur ses pieds : « Laissez-moi à terre, criait-elle, il faut attendre Mme de Noailles, elle vous fera voir comment il convient de relever une dauphine qui est tombée d'un âne[1] ! »

Cette forme d'amusement perdit bientôt son attrait, et Marie-Antoinette, encouragée par ses tantes, eut recours à un subterfuge. Chevauchant son baudet jusque dans la forêt elle y trouvait un cheval, sautait en selle et laissait derrière elle son plus humble coursier. En fait, elle ne fut pas longue à suivre les chasses à cheval, quoique par un reste d'obéissance et pour ne pas

1. Funck-Brentano, *L'affaire du Collier*, p. 38.

s'attirer les remontrances de Vienne, elle ne le fit habituellement que de loin.

Aucune forme d'exercice, même la marche, n'était apparemment condamnée comme donnant de l'embonpoint. « Sa santé, écrit Mercy le 20 octobre 1770, est parfaite et elle prend un peu d'embonpoint, cela est attribué à l'exercice continu qu'elle fait, soit en se promenant à pied ou en montant sur des ânes. » Le pointilleux ambassadeur se plaint plus loin de son habitude de descendre les marches de l'escalier de marbre sans l'assistance de personne, et de... courir les rues de Versailles « pas en grande toilette[1] » : « Elle était à peine arrivée à Versailles, écrit Soulavie avec désapprobation, qu'elle commença à s'affranchir de tout ce qu'il y avait de gênant. Elle allait à pied, éloignant son écuyer, accompagnée d'une ou deux dames de sa cour; elle invitait ses beaux-frères et ses belles-sœurs à dîner, à souper et allait manger chez eux sans conséquence[2]. »

Elle comprit, cependant, parfaitement son rôle de dauphine. A quinze ans déjà, écrit Mme Campan, quand elle se rendait à la chapelle en passant par la longue galerie des glaces, avec la Cour rangée des deux côtés, elle...

d'une ou deux dames de sa cour; elle invitait ses beaux-frères et ses belles-sœurs à dîner, à souper et allait manger chez eux sans conséquence[2]. »

Elle comprit, cependant, parfaitement son rôle de dauphine. A quinze ans déjà, écrit Mme Campan, quand elle se rendait à la chapelle en passant par la longue galerie des glaces, avec la Cour rangée des deux côtés, elle voyait du premier coup d'œil ceux qu'il fallait saluer avec un respect dû à leur rang, d'autres, pour qui une inclinaison de tête était seulement nécessaire, et enfin ceux auxquels sa bonté naturelle lui faisait accorder son plus charmant sourire, parce qu'ils n'avaient pas droit à de plus grands honneurs.

On ne compte plus les anecdotes relatant les traits de bonté de la dauphine, au cours de cette période. « Son cœur, écrit Mme Campan, était toujours disposé à la compassion », et elle raconte comment on la trouva un jour au côté d'un vieux serviteur, qui avait été blessé à la main en transportant un meuble très lourd dans son appartement, lavant la blessure dans une cuvette remplie d'eau avec son mouchoir qu'elle avait déchiré dans ce but. Un autre jour, elle se précipita au secours d'un paysan âgé qui avait été heurté par le cerf pendant une chasse à courre dans la forêt de Fontainebleau, et le conduisit chez lui avec toute sa famille, dans son propre carrosse. Et encore, ce jour où

1. *Marie-Thérèse et Mercy*, I, p. 67.
2. Soulavie, II, p. 51.

un de ses postillons étant tombé de son siège, fut piétiné par les chevaux, elle resta auprès de lui pendant plus d'une heure, le surveillant et soignant ses blessures en attendant l'arrivée du médecin[1].

Ces sortes d'incidents la firent adorer du public; un des plus infâmes libelles publiés plus tard contre elle, admit qu'à cette époque, « elle était l'idole du peuple ». Quand, le 8 juin 1773, elle fit son entrée officielle dans la ville de Paris – cérémonie que les jalousies de Cour avaient fait longtemps remettre – l'enthousiasme populaire était indescriptible. Passant sous les arcs de triomphe, sur les fleurs jetées à ses pieds, elle avait un sourire pour chacun – ce radieux sourire qui lui gagnait tous les cœurs. Sur son ordre l'étiquette avait été abolie, la foule autorisée à se grouper autour d'elle, battait des mains, agitait des mouchoirs et jetait des chapeaux en l'air dans un délire d'amour. Aux Tuileries, un immense concours de peuple remplissait les jardins et le Palais et les femmes des Halles avaient été reçues à dîner dans la ... La dauphine apparut au balcon et regardant

pour chacun – ce radieux sourire qui lui gagnait tous les cœurs. Sur son ordre l'étiquette avait été abolie, la foule autorisée à se grouper autour d'elle, battait des mains, agitait des mouchoirs et jetait des chapeaux en l'air dans un délire d'amour. Aux Tuileries, un immense concours de peuple remplissait les jardins et le Palais et les femmes des Halles avaient été reçues à dîner dans la salle des concerts. La dauphine apparut au balcon et regardant ces vagues mouvantes de personnes, elle s'écria presque avec terreur : « Mon Dieu, quelle foule de peuple! » Ce à quoi, le duc de Brissac, s'inclinant galamment, répliqua : « Madame, n'en déplaise à Monsieur le dauphin, ce sont 200.000 amoureux de votre personne[1]. »

Le dauphin, tiré de son habituelle timidité par ce vibrant accueil, ne ressentait nulle jalousie; circulant parmi le peuple avec la jeune femme à son bras, il savait que tous ces honneurs étaient pour elle, et de tous côtés les voix s'élevaient dans le même concert : « Comme elle est jolie et combien charmante! » Et la dauphine luttant pour ravaler ses larmes répétait : « Oh, le bon peuple! »

Et plus tard, après la mort du Roi, quand la Cour quittant Choisy se rendit au château de la Muette, dans le Bois de Boulogne,

des vagues mouvantes de personnes, elle s'écria presque avec surprise : « Mon Dieu, quelle foule de peuple! » Ce à quoi, le duc de Brissac, s'inclinant galamment, répliqua : « Madame, n'en déplaise à Monsieur le dauphin, ce sont 200.000 amoureux de votre personne[1]. »

Le dauphin, tiré de son habituelle timidité par ce vibrant accueil, ne ressentait nulle jalousie, circulant parmi le peuple avec la jeune femme à son bras, il savait que tous ces honneurs étaient pour elle, et de tous côtés les voix s'élevaient dans le même concert : « Comme elle est jolie et combien charmante! » Et la dauphine luttant pour ravaler ses larmes répétait : « Oh, le bon peuple! »

Et plus tard, après la mort du Roi, quand la Cour quittant Choisy se rendit au château de la Muette, dans le Bois de Boulogne, où elle passa quelques jours : depuis le matin jusqu'au soir, une foule enthousiaste cernait les palissades; les cris de « Vive le Roi » se faisaient entendre dès six heures du matin. Les grilles du Bois de

---

1. La Rocheterie, *Vie de Marie-Antoinette*, pp. 127 et 131.
2. *Ibid.*, p. 133.

Boulogne, ordinairement closes, furent ouvertes sur l'ordre de Louis XVI, et la famille royale se promena tous les jours à pied ou à cheval, entourée, dit le comte de Creutz, « par tout le peuple de Paris ». Un jour la Reine, « belle comme le jour et remplie de grâce », arrivant à cheval, vit le Roi qui venait à pied d'une autre direction, seul au milieu de la foule; elle sauta à terre, tandis que le Roi se hâtait au-devant d'elle et il la baisa au front. Les battements de mains qui saluèrent cette action l'enhardirent à lui donner « deux bons baisers » parmi les applaudissements redoublés[1].

Marie-Antoinette ayant surmonté cette première terreur qui l'avait saisie en se trouvant reine si jeune, sentit tout son courage lui revenir à ces acclamations, et Marie-Thérèse qui avait craint de voir se terminer les jours heureux de sa fille, écrivit alors avec espoir, le 30 mai : « La perspective est grande et belle... Je me flatte de voir le *règne* de Louis Auguste, heureux et glorieux[2]. »

Mais Marie-Antoinette était aussi effrayée par cette tendance du peuple aux émotions passagères. « Il est bien vrai, écrit-elle à sa mère, que les